



Portrait du tsar Nicolas II (1868-1918) avec son épouse Alexandra et leurs cinq enfants, Anastasia, Tatiana, Olga, Maria et Alexis.

IL Y A CENT ANS LA FIN DES ROMANOV

Le 2 mars 1917, le tsar Nicolas II abdiquait. Un siècle plus tard, la grande-duchesse Maria Vladimirovna revient sur cet événement et la tragédie qui s'ensuivit.

PROPOS RECUEILLIS PAR
PHILIPPE DELORME

Avec son fils, le grand-duc Georges, elle est considérée par beaucoup de Russes comme l'héritière légitime des Romanov. À 62 ans, la grande-duchesse Maria Vladimirovna partage son temps entre Madrid et de fréquents séjours en Russie. Née en 1953, elle a pour trisaïeul le tsar Alexandre II. Élevée en Espagne et en France, elle a fait des études de russe à Oxford, avant d'épouser, en 1976, le prince Franz Wilhelm de Prusse, arrière-petit-fils du Kaiser Guillaume II. Le couple a eu un fils unique, Georges Romanov, né en 1981, mais a divorcé quatre ans plus tard. On a pu voir récemment la grande-duchesse au mariage du prince Léka II d'Albanie, comme aux noces du prince Albert II de Monaco. Pour *Jours de France*, elle a accepté de revenir sur l'histoire de sa famille.

Madame, nous commémorons bientôt le centenaire de l'abdication du tsar Nicolas II et de la chute des Romanov. Comment analysez-vous cet événement ?

L'éloignement du pouvoir de la dynastie Romanov a conduit à une guerre civile et à soixante-dix ans d'un régime totalitaire et antireligieux. Bien sûr, l'Ancien Régime avait des défauts, il avait commis des erreurs. Mais la révolution de 1917 a eu des suites encore plus dévastatrices pour toute la nation.

On dit de Nicolas II qu'il a été un souverain faible. Qu'en pensez-vous ?

Ces affirmations sont un mythe propagé par le parti communiste. En réalité, Nicolas II avait une foi ferme et une grande force de caractère. Durant son règne, la population augmenta de moitié et, en termes de croissance économique, ●●●



Descendante du tsar Alexandre II, la grande-duchesse Maria Vladimirovna et son fils le grand-duc Georges, né en 1981.

© COLLECTION PARTICULIÈRE DE LA GRANDE-DUCHESSE MARIA VLADIMIROVNA - DR

En mai 2016, la grande-duchesse inaugure, en Crimée, un monument dédié à Nicolas II et est reçue en grande pompe par les autorités religieuses.



●●● la Russie était classée première dans le monde. Présenter Nicolas II comme un tyran faible et étroit d'esprit est totalement inexact. La révolution n'est pas due à l'incapacité de la monarchie à évoluer, mais à une profonde crise spirituelle.

Quel rôle a joué Raspoutine ?

La personnalité de Raspoutine a été diabolisée. C'était un homme hors du commun qui possédait véritablement des qualités charismatiques. Grâce à ses dons, il était le seul capable d'arrêter les hémorragies du tsarévitch Alexis. La famille impériale le considérait comme un ami qui lui donnait un aperçu des aspirations réelles du peuple.

Quelle était l'influence de l'impératrice Alexandra sur son époux ?

Ce que l'impératrice a donné de plus important fut son profond amour, sa fidélité à son mari et à ses enfants, et son dévouement à la Russie, qu'elle considérait sincèrement comme sa patrie. L'empereur prenait ses décisions politiques en consultant ses ministres et non sa femme. Alexandra Feodorovna, d'une timidité malade, souffrait surtout du sentiment de culpabilité d'avoir transmis l'hémophilie à son fils.

Dans votre enfance, vos parents vous ont-ils élevée dans le souvenir des Romanov ?

Notre famille a toujours honoré et respecté la mémoire de Nicolas II, de sa famille, des autres membres de la dynastie, ainsi que de leurs fidèles serviteurs, exécutés après la révolution. En 1929, mon grand-père et le premier hiérarque de l'Église russe à l'étranger signèrent un acte conjoint proclamant la date de leur martyre - le 17 juillet - « Jour universel de la douleur

du peuple russe ». Pour nous, ce sont des saints, mais aussi des parents, des personnes qui ont vécu, souffert et qui intercedent pour nous maintenant.

Vous aviez exprimé des doutes quant à la véracité des informations autour de l'exécution de Nicolas II et des siens à Ekaterinbourg. Qu'en pensez-vous aujourd'hui ?

Il n'y a aucun doute que toute la famille impériale a été abattue le 17 juillet 1918. Cela ressort clairement de l'enquête officielle. Quant aux ossements trouvés près d'Ekaterinbourg, leur authentification est toujours en cours.

En trois siècles de règne de la dynastie Romanov, quelle est la figure qui vous inspire le plus ?

Je me sens proche de la personnalité de l'empereur Alexandre III, de sa politique calme, puissante et confiante. C'est une figure forte dans l'Histoire. Sous son règne, la Russie était un garant de l'équilibre international et il était surnommé « Le pacificateur ».

Un siècle après la chute de la monarchie, signifie-t-elle encore quelque chose dans la Russie de Vladimir Poutine ?

Mon fils, le grand-duc Georges, et moi-même visitons souvent notre patrie. Nous avons des relations amicales avec le gouvernement actuel. Je remarque que le sentiment monarchiste est présent dans la population. Cependant, à l'heure actuelle et dans un avenir proche, une restauration est improbable.

Quelles sont vos relations avec l'Église orthodoxe ?

L'Église orthodoxe russe et la Maison impériale de Russie sont inextricablement liées. Cette coopération est basée sur notre foi partagée et l'effort commun de maintenir les traditions morales et notre héritage historique. Sa Sainteté le Patriarche Kyrill - que nous aimons et respectons profondément - a été à la source de la réintégration de notre famille dans la vie sociale de la Russie d'aujourd'hui. Ses prières, ses conseils et son soutien nous sont précieux.

Quel est votre sentiment devant l'inauguration d'une nouvelle église russe à Paris ?

L'ouverture du centre spirituel à Paris est un événement significatif, qui bénéficiera grandement tant à la Russie qu'à la France. C'est une source de joie pour les croyants orthodoxes, mais aussi une réalisation qui renforcera l'amitié entre nos nations.

Comment voyez-vous l'évolution des relations entre la Russie et le reste du monde ?

Les conflits dans la politique mondiale sont quelque chose d'éternel et semblent malheureusement inévitables. Mais l'utilisation par les grandes puissances d'un langage de menaces et de sanctions témoigne d'un manque dangereux de clairvoyance. Je souhaite que les relations entre la Russie et la France, les autres pays européens, ainsi que les États-Unis, se normalisent sur la base du respect mutuel et de la coopération, afin que nous puissions commencer à résoudre les problèmes auxquels l'humanité est confrontée. ♦

NICOLAS II, L'AIGLE FOUDROYÉ

En guerre depuis plus de deux ans et demi, la Russie est exsangue alors que commence 1917. Une semaine suffira pour renverser le régime tsariste. Le premier acte s'ouvre le 23 février, par un défilé de femmes à Péetrograd - l'actuel Saint-Pétersbourg. La police reste passive, l'armée n'intervient pas. Le lendemain et les jours suivants, les manifestations redoublent, sans être réprimées. Nicolas II, depuis son quartier général de Mohilev, perçoit mal l'importance de ces troubles. Au lieu de satisfaire les revendications du peuple, il ordonne que l'on fasse cesser sans retard ces « désordres intolérables en temps de guerre ». À l'aube du 27 février, plusieurs régiments de réservistes, acquis aux idées révolutionnaires, passent du côté des insurgés. La troupe fraternise avec la rue. Ensemble, elles libèrent les détenus politiques, s'emparent du palais d'Hiver et marchent sur le palais de Tauride, où siège la Douma. Les députés, effrayés, désignent alors un Comité provisoire de douze membres. Pendant ce temps, dans une salle voisine, les socialistes installent un soviet d'ouvriers et de soldats. Dès cet instant, la page de l'autocratie impériale est tournée. Devant l'ampleur du soulèvement, Nicolas II trouve refuge à Pskov, au quartier général des armées du Nord. Le 1^{er} mars, il apprend que la Douma a formé, de sa propre autorité, un gouvernement dirigé par le prince Georges Lvov. Le président de l'assemblée, Rodzianko, affirme dans ses dépêches au tsar, que l'ultime chance de sauver la dynastie réside dans une abdication immédiate. La perspective d'avoir à abandonner le pouvoir suprême laisse Nicolas II étrangement indifférent. Quelques heures avant de signer l'acte de renonciation, il livre son âme au général Rouzki : « J'ai toujours eu l'impression très nette que je suis né pour être malheureux, que tous mes efforts, mes meilleures intentions, l'amour que je porte à ma patrie se retournent fatalement contre moi. » L'empereur songe d'abord à transmettre la couronne à son unique fils, le tsarévitch Alexis. Mais l'enfant souffre d'hémophilie et Nicolas II décide de léguer l'héritage des Romanov à son frère cadet, le grand-duc Michel Alexandrovitch. Cependant, les émeutiers de Péetrograd veulent une république. D'ailleurs, le grand-duc Michel, peu soucieux de risquer sa vie dans l'aventure, décline l'offre de son frère. Le 3 mars 1917, la Russie n'a plus de tsar. L'empire se réveille libre, mais orphelin. Il ne reste plus au « colonel Nicolas Romanov » qu'à regagner son palais de Tsarkoïe-Selo où, espère-t-il, on lui permettra de mener une existence discrète avec sa famille...



Le tsar Nicolas II régna de 1894 à son abdication en 1917.

© ALEXEIPAVLUSHAKTASSIA VIA GETTY IMAGES - DR